

l'exécuteur des hautes œuvres du « gouvernement direct, » du prétendu gouvernement « du peuple par le peuple, » imaginé par J.-J. Rousseau et instauré chez nous en 1789, date véritable de l'établissement de la Terreur. GUSTAVE GAUTHEROT.

---

#### IV.

### TALLEYRAND ET LE COMTE D'HAUTERIVE

---

Le comte d'Hauterive, dont la mémoire est encore vénérée au ministère des affaires étrangères, l'ami et le collaborateur de Talleyrand, « l'un des plus célèbres politiques consultants du XVIII<sup>e</sup> siècle, » ainsi que l'a si bien défini son biographe, M. Artaud de Montor, était aussi différent que possible par l'humeur, les aptitudes, les goûts, de son illustre patron. Aussi leur amitié fut-elle souvent troublée, et jamais plus que lorsqu'ils se trouvèrent séparés, d'abord pendant la campagne d'Autriche, ensuite pendant la longue campagne de Prusse, à la suite de laquelle Talleyrand quitta le ministère. Ils n'étaient pas faits pour s'entendre à distance : leur correspondance privée l'atteste, et, en accusant les défauts de l'un et de l'autre, dessert Hauterive plus que Talleyrand, même si l'on suppose bien fondée l'irritation que le subordonné avait conçue contre son chef.

Talleyrand prenait-il en main, autant qu'il eût dû le faire, les intérêts de ceux qui le servaient et dont la collaboration lui était extrêmement avantageuse ? Il est possible que non. Mais on a l'impression qu'il les aimait et leur rendait la vie facile. En septembre 1805, étant à Strasbourg, où il attendait avec impatience le « chiffre de Vienne » qu'Hauterive devait lui expédier de Paris, il écrit à celui-ci : « Je présume que vous aurez remis le chiffre à Bourjot en l'expédiant en courrier ; mais un courrier de bonne compagnie ne va jamais si vite que celui qui ne sait ni lire ni écrire. » Et le lendemain : « ....Bourjot est arrivé aujourd'hui à midi. J'ai oublié, en le voyant, que j'avais à le gronder d'avoir mis plus de soixante heures à m'apporter vos dépêches <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Affaires étrangères. Mémoires et documents. France, 660, fol. 158 et 163.

Talleyrand, qui dictait beaucoup, mais n'aimait pas à écrire, ne manquait presque jamais d'ajouter de sa main quelques lignes tout intimes au bas des dépêches qu'il expédiait lorsqu'il était hors de France à la suite de l'Empereur, au comte d'Hauterive, chargé de l'intérim du ministère en son absence. Les lettres et les billets privés ne manquent point qui témoignent du bon équilibre, de la douceur de Talleyrand, comme les missives du comte d'Hauterive décèlent l'exagération rancunière de leur auteur et son art à se ronger l'âme.

Au reste, même dans les lettres du comte d'Hauterive, où ces regrettables dispositions, aggravées par le mauvais état de sa santé, s'accusent avec excès, il se trouve des passages relatifs aux affaires extérieures et intérieures de la France tout à fait lumineux, des réflexions dont le temps a consacré la justesse, et qui contiennent, en germe, toute la philosophie de l'immortel ouvrage d'Albert Sorel.

M. Artaud de Montor, dans son histoire du comte d'Hauterive, a reproduit de nombreuses lettres, soit de Talleyrand à M. d'Hauterive, soit de ce dernier à Talleyrand ; mais ce livre remonte à plus de soixante-dix ans, et voici des lettres que l'on n'y trouverait pas <sup>1</sup>.

\* \* \*

La nouvelle de la reddition d'Ulm venait d'arriver à Paris. Hauterive écrit à Talleyrand, qui allait quitter Strasbourg pour Munich, une longue lettre intime. Leur amitié, que cette séparation, et surtout celle de 1806-1807, devait troubler profondément, était encore paisible.

« Paris, 2 brumaire an XIV (24 octobre 1805).

« ....Hier, chez le prince Joseph, c'était un enchantement....,

<sup>1</sup> Il est bien fâcheux que M. Artaud de Montor, ancien ministre plénipotentiaire, ait cru devoir insérer dans cet ouvrage, où elle n'avait que faire, une diatribe impie sur la chute de l'Empire et l'infortune de la France. « Gloire à Dieu ! quel jour que le 31 mars 1814 ! Ce ne sont plus Vienne, Berlin, Madrid, Moscou qui voient le vainqueur planter des drapeaux sur leurs murs entr'ouverts et humiliés.... à son tour, Paris reçoit des vainqueurs, et celui qui, si longtemps, s'élança de cette capitale avec la rapidité de l'aigle et la force du lion pour saisir comme des proies faciles tous les peuples de l'Europe, vient assister presque seul à l'entrée triomphante des ennemis qu'il a provoqués. Il approche assez pour entendre les cris qui signalent l'écroulement de son trône.... » Quelle délicate allusion à la marche forcée de l'Empereur, qui le porta, dans la soirée du 29 mars, à cinq lieues de sa capitale ! Il y en a six pages de ce style. L'auteur dit avoir emprunté de loin en loin quelques réflexions à M. de Pradt : espérons, pour l'honneur de M. Artaud de Montor, que ce sont les pires (*Histoire du comte d'Hauterive*, 2<sup>e</sup> édition, 1839, p. 365 à 369).

mais les nouvelles n'ont pas fait sur les affaires et ne feront pas l'effet qu'on en attendait.... La banque est en soi un mauvais établissement. J'ai le plus grand désir de penser comme vous sur toutes sortes de matières, mais je ne puis revenir des idées que je vous ai exprimées. Vous ne m'avez donné qu'une seule raison qui ne me réfute pas suffisamment. Si l'Angleterre est composée de marchands, tant mieux pour elle ; mais je ne veux point que la France soit composée de marchands ; avec de telles gens, on n'a pas des mœurs comme celles que nous avons sous Louis XIV ; on ne fait pas la guerre comme nous l'avons faite les dix dernières années ; on ne prend pas 49 drapeaux, 27 généraux et 60,000 hommes en quinze jours.... Cependant, je mets une grande différence entre les banquiers de commerce et les banquiers d'agiotage ; les premiers donnent des ailes au commerce, les seconds en sont les sangsues.

« L'Angleterre est le pays le plus bizarre qui ait jamais existé ; sa banque, sa constitution, sa littérature, sont des choses qu'on ne doit aimer que quand on parle la triste langue, qu'on vit dans le sombre climat et qu'on a les maussades mœurs de l'Angleterre. Je vous prie d'excuser ce barbouillage ; mais je crois que nous discuterons toute la vie sur ce sujet, à moins que vous ne m'imposiez de ne jamais vous en parler. Mais je connais votre indulgence. Je vous embrasse de tout mon cœur.

« Amitiés, respect <sup>1</sup>. »

Talleyrand, s'appuyant sur l'exemple de l'Angleterre, montrait pour l'agiotage un peu trop de bienveillance ; Hauterive l'avait en horreur et ne varia jamais sur ce point. Plus tard, il reconnut la valeur spéciale, mais réelle, du peuple anglais.

Voici, du 14 brumaire (5 novembre), une très intéressante lettre politique. Hauterive voit l'avilissement de tous les pays d'Europe, prévoit que la Prusse ne tiendrait pas contre les Russes, et il a peur de la Russie. « Les rois actuels sont éminents en vertus bourgeoises et domestiques et pourtant de la plus misérable espèce d'hommes qui existe.... » En effet, il n'y en avait point qui fût à la hauteur des devoirs et de la responsabilité qui incombent aux souverains. « Il faudrait rejeter l'Autriche vers l'Orient, afin de l'obliger à renoncer à toute ambition sur l'Allemagne et sur l'Italie. » Ce souhait s'est pleinement réalisé, mais dans des conditions qu'Hauterive n'aurait pas approuvées et qu'il ne pouvait pas prévoir à la veille d'Austerlitz, à l'avant-

<sup>1</sup> Affaires étrangères. Mémoires et documents. France, 660, fol. 202.

veille d'Iéna. « Jamais l'Empereur ne m'a semblé un aussi grand homme, et jamais le continent n'a été, à mes yeux, aussi misérable et aussi dérangé qu'il l'est <sup>1</sup>. »

Deux mois plus tard, Talleyrand, ayant signé le traité de Presbourg, se disposait à rentrer en France. Hauterive lui écrit le 1<sup>er</sup> janvier 1806 :

« Je vous envoie des vœux de bonheur et de santé. Tout ce qu'il y a de positif dans le bonheur vient d'elle et de la bonté que je ne vous souhaite pas, puisque vous en avez autant que personne que je connaisse ; mais la bonté se perd par le malheur, par les événements et par les souffrances, et je fais des vœux pour que vous ne perdiez rien de celle que la nature vous a donnée. Je fais des vœux pour les personnes que j'aime ; je n'en fais pas pour moi ; je ne connais rien dans le monde qui pût me rendre la vie moins amère et moins pénible qu'elle l'est...., mais je ne reste indifférent qu'aux choses qui me touchent, et personne ne désire plus vivement que moi la grandeur de la France, l'accomplissement des vœux de l'Empereur, l'abaissement de l'Angleterre et la paix du monde. J'attends ici avec impatience des nouvelles de Presbourg...., mais je regarde la situation de l'Europe comme un état de maladie que les remèdes héroïques ne peuvent guérir qu'avec le temps <sup>2</sup>. »

Et le 14 janvier :

« Vous permettrez que je ne vous envoie que des lettres particulières pour votre retour ; sur les grandes routes on n'aime à recevoir de lettres que celles qu'on peut mettre dans la poche pour les lire à loisir, et mes petites lettres <sup>3</sup> sont de cette catégorie. »

La fin de la lettre est aigre et fait prévoir les désagréables explications qui s'échangeront pendant la campagne de Prusse. Hauterive, chef de la première division du ministère des relations extérieures, était, en outre, conseiller d'État, mais sans traitement. S'étant plaint de sa situation pécuniaire dans une lettre à Talleyrand, celui-ci avait chargé Maret, qui ne quittait jamais la personne de l'Empereur, d'obtenir que le traitement fût joint au titre, ce qui ne fut pas accordé. Hauterive, très délicat, mais aussi très ombrageux, eut malheureusement connaissance de la démarche. « Vous avez eu tort de prendre les doléances que je vous ai faites pour une demande ; me voilà pour longtemps

<sup>1</sup> Mémoires et documents. France, 660, fol. 240.

<sup>2</sup> Affaires étrangères. Prusse, supplément, 1806-1811, fol. 173.

<sup>3</sup> Celles qui n'ont pas de caractère officiel, bien que traitant aussi de politique.

guéri de la tentation de vous parler de mes affaires. Je n'ai rien demandé et je ne demande rien <sup>1</sup>. »

Ceci dit, l'attention et l'intention de Talleyrand valaient un mot de remerciement ; mais il manque.

\* \* \*

De nouveau, Talleyrand quitta Paris en septembre 1806, pour n'y rentrer qu'en juillet 1807, après la signature du traité de Tilsit. Hauterive se trouvait encore investi de l'intérim du ministère, lequel, à vrai dire, comportait beaucoup de travail et d'ennuis sans compensations d'aucune sorte. De l'étranger, Talleyrand décidait tout, donnait tous les ordres dont Hauterive n'était que l'intermédiaire, distribuant, à la façon d'un facteur, le contenu du « portefeuille » qui lui arrivait de Mayence, de Berlin ou de Varsovie. Ainsi, son importance personnelle, à laquelle il tenait considérablement tout en vivant comme un ermite, se trouvait bien plutôt amoindrie qu'augmentée par l'absence du maître. Et cela troublait sa bile qui se revanchait en lui infligeant de cruels malaises.

« Votre Altesse, écrit Hauterive, le 8 octobre 1806 <sup>2</sup>, se plaint de n'avoir de moi que des lettres de division ; je la prie d'observer que c'est tout au plus ce que je puis faire que de parler des affaires de ma division que je connais mal et qui sont la seule chose dont je puisse avoir connaissance ; isolé comme je le suis, n'ayant de rapports avec personne et ne maniant que des lettres cachetées, il est difficile que je trouve un texte pour une correspondance d'affaires. Des raisonnements, je puis bien en faire comme on fait des livres, et c'est réellement ainsi que, très laborieusement et très vainement, je pense, j'ai pris le parti, l'année dernière, de correspondre avec Votre Altesse. Je m'amuse, depuis votre départ, à relire ce livre, et je me procure au moins, par là, le lecteur le plus bienveillant et le plus indulgent que je puisse trouver ; mais au moins, pour me porter à recommencer cette tâche autant que l'affaiblissement de mes forces et même de ma volonté peut le comporter, faudrait-il que je susse si Votre Altesse agréait, l'hiver dernier, cette correspondance, et si c'est une pareille suite de lettres qu'elle désirerait que je lui écrivisse. ....Les plaintes

<sup>1</sup> Affaires étrangères. Mémoires et documents. France, 660, fol. 403.

<sup>2</sup> Talleyrand était depuis six mois prince de Bénévent, avec titre d'Altesse. Hauterive n'use de cette formule que pour les lettres de service et, bien que la partie citée de cette lettre (la fin) soit assurément d'ordre privé, il semble avoir conservé le ton protocolaire, afin de faire une constatation officielle du néant où ses fonctions le réduisaient.

que Votre Altesse fait contre son service de presse sont parfaitement justes ; mais elle sait très bien que lorsqu'elle partit de Paris, elle ne m'a positivement chargé de rien que de recevoir ses lettres et de les lui envoyer cachetées ; ma vigilance et mon zèle sont certainement à son service ; mais il ne m'est plus permis d'ignorer que dans les petites comme dans les grandes choses, il faut que toute direction soit nettement autorisée pour n'être pas un objet de susceptibilité, et que l'autorisation n'en sauve pas toujours <sup>1</sup>. »

Deux jours plus tard, Hauterive écrit à Talleyrand une lettre que M. de Montor eût certainement publiée s'il l'avait connue. La première partie, toute de récriminations personnelles, rappelle une lettre de novembre 1805, citée par M. de Montor : encore cette dernière était-elle polie. Hauterive y analysait avec pénétration son propre caractère, impressionnable, irritable, se plaignait qu'une foule de personnes qui, toutes, valaient moins que lui, fussent cependant plus avancées dans la confiance de Talleyrand. « Mais c'est aller tout à fait trop loin et je m'arrête là, » ajoutait-il. La lettre du 8 octobre 1806 est désobligeante, presque malhonnête ; en outre, elle justifie l'observation que Talleyrand avait adressée au comte d'Hauterive et qui l'avait fort blessé : à savoir, que ses sentiments se teintaient facilement de littérature. Hauterive avait été professeur de belles-lettres chez les Oratoriens.

« Je ne fus jamais si mal disposé que je le suis pour écrire de ces lettres amicales que vous paraissez désirer et que vous me demandez dans toutes vos lettres. D'abord, je suis malade ; ensuite, la marche de l'Empereur dans un pays qu'aucun bulletin ne nous a encore défini et qui est couvert de deux armées ennemies m'agite la nuit et me plonge, le jour, dans une profonde mélancolie. Voilà deux raisons de circonstance ; mais il y en a une autre plus générale et que je ne veux pas vous cacher, c'est que mes affections pour vous se sont considérablement affaiblies et que les expressions familières et affectueuses n'ont plus le même attrait qu'elles avaient autrefois, soit dans vos lettres, soit dans les miennes. Voici une déclaration singulière ; mais en vieillissant, je ne cesserai pas d'être sincère, et je le veux d'autant moins qu'il m'a paru que, malgré que le changement survenu dans mes sentiments se soit assez clairement manifesté devant vous par la diminution de mon empressement et par une foule d'autres indices, soit inattention, soit défaut d'intérêt, vous n'en

<sup>1</sup> Prusse, supplément, 1806-1811, fol. 42-43.

avez pas été un seul instant frappé. Je vous ferais certainement la lettre la plus ennuyeuse du monde si je cherchais à vous y rendre cette disposition d'esprit et de cœur avec les rapports nouveaux qu'elle cause. C'est la question la plus oiseuse qu'on puisse traiter ; car, de vous prouver que c'est à vous seul qu'appartient le tour de littérature de mes sentiments, je pense bien que ce serait folie de la traiter et, de plus, le succès même ne mènerait à aucun résultat utile. A notre âge, c'est sans aucun fruit qu'on aperçoit et qu'on reconnaît en soi les atteintes du temps dans notre caractère et dans nos plus habituelles dispositions. Le discernement pour voir ce qui se passe en nous est une qualité assez rare ; mais la faculté de remonter les ressorts de l'âme, de renouveler la chaleur, de combattre ou de réformer les sentiments de personnalité jalouse ou concentrée qui mine ou ronge par degré tous les autres sentiments, n'est pas une rareté, mais une impossibilité.

« Il faut se laisser aller au temps. Il me reste encore à moi assez de verve dans le cœur pour que des affections qui ne sont pas entièrement éteintes vaillent encore leur prix et puissent soutenir la comparaison avec des attachements qui n'ont rien perdu puisque, par leur nature, ils donnaient peu de prise au temps et n'avaient que bien peu à perdre. Je vous conserve encore cet attachement diminué, et quoique rien dans mon opinion ne puisse le faire remonter au degré dont il est descendu (car les désabusés ne s'illusionnent plus), néanmoins, il peut encore reprendre des forces dans certaines circonstances et, par exemple, dans un cas comme celui-ci où je crois que nous sommes jetés malheureusement par le poids de nos craintes et par celui des événements inconnus qui sont devant nous et qui menacent des mêmes dangers extrêmes les grands et les petits, les riches et les pauvres, les hommes sensibles (Hauterive lui-même) et les hommes personnels (Talleyrand évidemment). »

C'est de l'amplification lourde et rageuse. Subitement, il change de sujet et passe la plume à un secrétaire ; mais celui-ci ne pouvait s'empêcher de lire tout ce qui se trouvait déjà sur la page. Et que le comte d'Hauterive ait écrit de demi-sottises à Talleyrand, cela passerait encore, mais les avoir communiquées — ou c'est tout comme — à son secrétaire, cela est vilain <sup>1</sup>.

La fin de la lettre vaut beaucoup mieux. Le style s'élève et s'éclaircit dès qu'il n'est plus au service des récriminations particulières du comte d'Hauterive. La campagne de Prusse était

<sup>1</sup> Hauterive a dicté à partir de ces mots : « On attend sans réfléchir »

commencée ; on était à huit jours d'Iéna : l'espérance et l'angoisse occupaient alternativement tous les cœurs.

« Tout le monde ici se met un bandeau sur les yeux ; on attend sans réfléchir les événements de cette guerre, et c'est la meilleure manière de l'envisager. Depuis dix ans nous sommes accoutumés à ce terrible jeu : le tout pour le tout ! Quelle impitoyable destinée ! N'avons-nous pas assez gagné de batailles ? N'avons-nous pas assez prouvé que nous étions la première nation militaire du monde et que nous étions commandés par le plus grand homme de guerre qui ait jamais existé ? N'importe ; à cette sixième guerre comme à celle de l'an IV, de l'an VII, de l'an VIII, de l'an X, et de l'année dernière, il faut se battre contre tout l'univers et périr ou le détruire !... »

Je ne sais si je me trompe : il me semble que ces mots souvent rappelés : « Le tout pour le tout ! N'avons-nous pas assez gagné de batailles ?... » ont été attribués à Talleyrand, et c'est à Hauterive indubitablement qu'ils appartiennent. En outre, on les donne comme une condamnation de la politique de Napoléon, alors que les dernières lignes indiquent clairement que cette politique était nécessaire, que, de sa réussite ou de son insuccès, dépendait la vie ou la mort de la France. Sur ce point, le sentiment du comte d'Hauterive est formel : l'on en aura encore d'autres preuves, et l'on verra qu'il était fort éloigné de désapprouver les tendances conquérantes de l'Empereur.

De cette lettre du 8 octobre, citons aussi ce paragraphe qui démontre que la grève et la « chasse aux renards » ne sont pas choses nouvelles.

« M. le ministre de l'intérieur et M. le préfet de police ont imaginé, dans le temps le moins convenable <sup>1</sup>, un règlement relatif aux ouvriers qui, dans toute autre circonstance, n'eût mérité que des éloges. Ce règlement a excité parmi cette classe d'hommes une fermentation qui peut devenir dangereuse. Ils se sont tous réunis en divers lieux, et se sont promis de ne pas travailler et d'assommer ceux d'entre eux qui violeraient cette espèce d'interdiction de travail qu'ils se sont imposée. Il était impossible de plus mal choisir son temps pour imaginer une nouvelle police sur une classe aussi facile à agiter <sup>2</sup>. »

\* \* \*

C'est dans le temps même où tout céda à nos armes que les

<sup>1</sup> En raison de la guerre et de l'éloignement de l'Empereur.

<sup>2</sup> Prusse, supplément, 1806-1811, fol. 48.



rapports entre Talleyrand et Hauterive devinrent le plus difficiles. Le roi de Prusse avait écrit, le 25 septembre 1806, une lettre particulière à l'Empereur, qui précéda de quelques jours le manifeste public destiné à l'Europe. Talleyrand, supposant que cette lettre paraîtrait dans les feuilles prussiennes, voulut prendre ses mesures pour qu'il y pût être immédiatement répondu et chargea le comte d'Hauterive de ce travail.

« ....Cet objet est pressé, envoyez-moi cette réponse le plus tôt que vous le pourrez ; elle peut être nécessaire ; il faut lui donner des formes correctes.

« Mille amitiés,

C. M. T.

« Mayence, 9 octobre <sup>1</sup>. »

Le 16 octobre, Hauterive répond :

« ....J'ai lu la royale philippique : quel inconcevable mélange de faiblesse et de hauteur ! Comment peut-on arriver à parler avec fierté quand on a à révéler tant d'inconséquences ?.... Vous pensez que cette pièce étrange sera imprimée ; cela peut être.... Quant à la réfutation de cette singulière palinodie, je ne sais, en vérité, comment il faudrait la faire, et ma tête est trop faible pour en concevoir le projet ; j'y penserai cependant et je vous enverrai ce que je pourrai ; mais mes jours appartiennent encore au médecin, et je sens bien, par la fatigue que ce peu de lignes me donnent, qu'en vérité ils ne sont pas bons à autre chose <sup>2</sup>. »

La lettre du roi de Prusse n'ayant pas été publiée à Berlin, sa réfutation, qui ne fut point composée, ne fit pas défaut.

Le 20 octobre, Talleyrand expédia à Hauterive le manifeste adressé à toute l'Europe, auquel il fallait opposer une prompte réponse, inévitablement développée.

« En pensant à la lettre écrite par le roi de Prusse à l'Empereur, vous avez fait, lui dit-il, une partie du travail nécessaire pour réfuter le manifeste <sup>3</sup>. »

Hauterive, malade comme on l'a vu, prit fort mal les instructions de son chef et se refusa positivement à exécuter lui-même la besogne dont on le chargeait, non sans laisser voir que ses « maux de tête » et ses « coliques » avaient la moindre part dans sa détermination.

« 25 octobre 1806.

« Vous m'avez envoyé un travail que je me trouve malheureu-

<sup>1</sup> Prusse, supplément, 1806-1811, fol. 120.

<sup>2</sup> Prusse, 1806-1811, fol. 114.

<sup>3</sup> Prusse, 1806-1811, fol. 120.

sement incapable de faire. Comme vous me saviez malade au moment où vous m'avez écrit, je dois croire que ce n'est que par surcroît de précaution que vous vous êtes adressé à moi, vous trouvant entouré comme vous l'êtes de personnes extrêmement capables et aux talents de qui vous avez une grande et juste confiance. Toutes choses égales d'ailleurs, M. Durant l'aîné, et M. de la Forest surtout, sont beaucoup plus en mesure que moi de vous donner une réfutation du manifeste du roi de Prusse, car ce travail demande, outre le don d'écrire qu'ils ont comme moi, une connaissance de détails historiques qui leur est familière et qui m'est absolument étrangère. M. de la Forest n'a qu'à se ressouvenir, et M. Durant, dans une heure de recherche dans le portefeuille de La Besnardière<sup>1</sup>, pourra recueillir tout ce qui est nécessaire pour démentir ou pour rectifier les assertions du manifeste.

« Néanmoins, comme je n'ai pas voulu que votre espoir, en m'envoyant ce travail, fût trompé, je l'ai donné à faire à M. André qui, certainement, est très capable de le faire.... Quant à ce que vous croyez que j'ai dû faire sur la lettre à l'Empereur, je dois vous avouer que je n'avais rien fait du tout. Vous trouverez peut-être étrange qu'ayant assez de santé pour essayer de reprendre mon travail ordinaire et vous envoyer de grandes lettres sur le rétablissement de la Pologne, je ne me sois pas plutôt appliqué à faire un travail que vous m'aviez demandé. Sur cela, j'aurais bien des choses à vous dire qui, probablement, vous déplairaient, ce que je ne veux ni ne dois faire ; mais je puis vous dire une chose très vraie, c'est que, quand on est dans un état de faiblesse et de souffrance qui dispense de toute obligation de travail et que, cependant, par zèle ou par passion pour les affaires, on veut dérouiller son esprit engourdi par une maladie, ce n'est pas sur un travail imposé ou demandé qu'on s'essaie, c'est sur un travail de choix.... D'après cela, ne soyez pas étonné si, même par la suite, je laisse à l'écart des choses que vous désirez que je fasse pour celles qui sont dans le cours des idées dominantes de mon esprit, et telle est celle sur laquelle je vous ai écrit avant-hier et sur laquelle je crois que je vous écrirai encore<sup>2</sup>.... Ma colique m'abat, mais ne m'empêche pas d'être

<sup>1</sup> La Besnardière, de dix ans plus jeune que le comte d'Hauterive, était entré au ministère des relations extérieures en 1799 ; il y fit une très belle carrière. Talleyrand l'avait emmené avec lui, et La Forest, notre ex-ambassadeur à Berlin, se trouvait aussi à Mayence.

<sup>2</sup> Le 23 octobre, Hauterive avait envoyé à Talleyrand une longue étude sur l'Europe et la Pologne.

extrêmement frappé de la grandeur, utilité et urgence des combinaisons qui ont fait l'objet de cette lettre.

« Vous ne devez pas être contrarié de ce que je vous écris ; d'abord, cela est dans ma situation irrémédiable d'affaiblissement et de souffrances, et, ensuite, vous êtes si entouré ! et ces messieurs se portent si bien et ont tant de loisir ! Est-ce qu'il n'y a que leur affection pour vous qui ait le privilège d'être dégagée de toute obligation pénible <sup>1</sup> ? »

Si Talleyrand, comme il est probable, trouva le procédé un peu leste, il n'en témoigna rien, connaissant de longue date le caractère du comte d'Hauterive et sachant que cette susceptibilité jalouse n'était que l'envers de son affection.

\* \* \*

Il y avait encore un autre sujet de fâcheries entre Talleyrand et le comte d'Hauterive. Celui-ci avait, l'année précédente, lors de la campagne d'Autriche, écrit, de Paris, de longs mémoires. qu'il avait envoyés à Talleyrand, et il avait recommencé ses envois, sur le désir même du ministre, lorsqu'ils furent de nouveau séparés par la campagne de Prusse. Hauterive s'intéressait beaucoup à ces études, très propres à éclairer la politique contemporaine, et souhaitait passionnément, quoiqu'il s'en défendit, qu'elles fussent méditées par Talleyrand et communiquées par lui à l'Empereur. Ainsi, aurait-il eu la satisfaction, peut-être due à son mérite, d'agir sur les événements en cours. Mais Talleyrand, pour diverses raisons, ne fit pas, au gré de l'auteur, assez d'état de ces longs et beaux travaux. Hauterive, à ce sujet, va lui reprocher une indolence qui s'attache à tout ce qui le concerne, oubliant un peu vite l'affaire du traitement de conseiller d'État.

C'est qu'aussi le désir très naturel d'être encore mieux connu et apprécié par l'Empereur lui tenait fort au cœur ; c'est qu'aussi, entre les deux campagnes de 1805 et de 1806, Napoléon, ignorant tout ce qu'Hauterive écrivait, lui avait adressé une légère observation qu'un mot de Talleyrand aurait prévenue. C'était une vétille ; mais Hauterive, ayant conscience de faire beaucoup plus que son devoir, n'avait pas pardonné à Talleyrand cette mortification. D'autres procédés du ministre l'avaient encore blessé. Le 30 novembre 1806, il lui écrit une lettre très dure, à laquelle Talleyrand répondit sans délai le 13 décembre.

« Paris, 30 novembre.

« Certainement, je ne me plains pas de ne savoir que par le

<sup>1</sup> Prusse, 1806-1811, fol. 130.

*Mériteur* des nouvelles de votre ministère : mais je suis peiné de voir que vous me donniez des ordres avec une inattention qu'on dirait calculée pour ajouter au désagrément d'être placé ici dans la position la plus nulle qui se puisse, le tort de ne pas exécuter vos ordres <sup>1</sup>....

« J'espère que bientôt je serai en état de reprendre ma correspondance accoutumée. J'en ai besoin pour me tirer du cercle étroit et pénible des idées personnelles. Je suis porté vers le sujet que j'ai traité dans mes lettres de l'année dernière et celles de cette année par un attrait irrésistible. L'année dernière, j'ai ignoré si vous les aviez lues et si elles avaient attiré votre attention : cette année, votre indolence à l'égard de tout ce qui m'est relatif a probablement été excitée par l'intérêt des circonstances, puisque vous me dites quelques mots d'éloge et que vous ajoutez que vous en avez lu une à l'Empereur. Je vous avoue que, dans mon opinion, ces lettres méritaient bien autant d'être mises sous ses yeux que la correspondance de M. de Vandeuil et celle de MM. Bignon ou Rayneval ; ma correspondance de l'année dernière exposait l'impossibilité d'établir rien de durable sur les données actuelles, exprimait le pressentiment d'un prochain changement ; celle de cette année a également devancé les événements ; il me reste à tracer le plan du grand édifice que l'Empereur se propose d'élever et dont j'espère également pouvoir pressentir l'ordonnance. Jamais plus belle perspective ne s'est offerte à la vue d'un observateur, et je ne me consolerais jamais d'avoir été interrompu par une maladie opiniâtre, dans le cours du travail qui faisait le charme de mon imagination et le bonheur de ma vie ; quant au but personnel, je n'en avais aucun ; mais je pense que si tel autre que moi vous avait, l'année dernière et cette année, adressé cette correspondance, vous en auriez mis les pièces une à une sous les yeux de l'Empereur et auriez été bien aise de lui laisser voir que dans votre ministère on savait quelquefois s'élever près de la hauteur de ses grandes pensées et se mettre à l'unisson de ses vues. En cela, vous vous seriez servi vous-même ; car, qui nous a appris à connaître, à aimer l'Empereur et à le servir à son gré, n'est-ce pas vous ? Et, à moi, vous auriez évité l'espèce de reproche de paresse que l'Empereur me fit, à la vérité, avec un ton plein de bonté, et que vous savez bien que je n'ai pas mérité ; certes, que moi, qui suis arrivé au

<sup>1</sup> Suivent d'aigres reproches au sujet d'un paquet envoyé directement par Talleyrand à l'archichancelier Cambacérès, et qui aurait dû passer par l'intermédiaire d'Hauterive, dont la susceptibilité et l'orgueil comblent ici la mesure.

dernier degré de langueur et de dépérissement par l'excès d'un travail de trente-sept ans, sans interruption et sans mesure, vous doive d'avoir laissé entrer dans l'esprit de l'Empereur le soupçon que j'avais pu être capable de paresse pour son service, quand il vous était facile de le prévenir et quand, par ma position isolée et nulle à Paris, vous seul pouviez le faire, c'est à quoi je ne croyais pas devoir m'attendre. Du reste, je finirai mon travail sans autre vue que l'instruction de mes successeurs, et si je me laisse aller à une idée d'ambition, ce sera seulement celle de laisser dans ce travail la mesure de l'opinion que je désire qu'on conserve de moi dans le ministère auquel j'ai consacré une si grande partie de ma vie<sup>1</sup>. »

Voici la réponse de Talleyrand. Elle lui fait assurément honneur :

« Posen, 13 décembre 1806.

« ....J'ai montré à l'Empereur celle de vos lettres où le système que vous exposez se trouvait le mieux développé et qui justifiait des vues véritablement applicables aux circonstances actuelles. J'avais dû distinguer cette lettre excellente en elle-même et qui, montrant de votre part à l'Empereur une occupation constante de lui et de ce qu'il ferait, ne pouvait que lui être agréable. *Les autres m'avaient paru pousser avec trop de chaleur vers l'établissement d'un système futur, dont l'exécution peut, si ce n'est compromettre, du moins retarder le bien-être dont la génération actuelle a besoin. L'Empereur ne veut ni ne doit être excité par nous à un système de grandeur indéfinie dont je regarde comme un de mes premiers devoirs envers lui de chercher à marquer les limites.* La plus légère portion de responsabilité dans d'aussi grandes, aussi longues et aussi hasardeuses entreprises, ne peut convenir ni à vous ni à moi. L'Empereur est tellement entraîné vers ce qui est grand que, pour le servir, il ne faut que le suivre ; marcher devant lui est inutile.

« L'année dernière, je n'ai pu montrer à l'Empereur que quelques-unes de vos lettres. Je n'ai pas été, qu'un jour, avec lui pendant toute la campagne, et je ne lui écrivis qu'une seule lettre qui renfermait l'esprit de toute ma correspondance. Aucune lettre ne lui était envoyée ; il l'avait ordonné ainsi pour ne compromettre que ce dont on ne pouvait pas absolument se passer.

« Vous devez vous rappeler que le reproche de paresse qui vous est resté sur le cœur, quoiqu'il fût fait très légèrement par

<sup>1</sup> Prusse, supplément, 1806-1811, fol. 152.

l'Empereur, avait pour objet un travail ou plutôt un ouvrage que l'Empereur avait un moment désiré. Le changement de circonstances l'avait rendu d'un moindre intérêt, et avait affaibli l'effet d'un morceau dont la susceptibilité de H\*\*\* avait fait une publication séparée.

« Mais finissons tant de polémique là : je vois avec peine que vous m'attribuez pour vous et pour vos services une indifférence que je n'ai pas eue un instant depuis que je vous connais. J'ai cru vous avoir témoigné, par une confiance sans réserve, les sentiments que vous en paraissez désirer le plus, ceux de mon attachement et de mon estime.

« J'ai aimé à dire à l'Empereur tout ce qui pouvait vous faire apprécier par lui ; j'ai aimé à faire valoir vos services, vous m'en donniez l'occasion, et l'Empereur m'a quelquefois observé que je ne l'attendais pas. Dans vos rapports avec moi, j'ai extrêmement prisé et votre intimité et votre correspondance.

« J'attribue avec une sorte de plaisir à vos souffrances ce que je ne puis pas expliquer dans vos rapports avec moi. J'ai de l'amitié pour vous et je vous en donne aujourd'hui une grande preuve. Je jouis véritablement de ce que votre santé se rétablit, puisqu'avec votre santé, vous retrouverez tous vos sentiments. Adieu, je vous presse la main <sup>1</sup>. »

Le paragraphe de cette lettre qui a été mis en italiques démontre de façon irréfutable qu'on prendrait tout à fait à contresens le passage cité plus haut : « N'avons-nous pas assez gagné de batailles ?... » si l'on y voyait, de la part du comte d'Hauterive, un blâme ou seulement le regret des entreprises de Napoléon. L'intuition très nette de l'obligation qui s'imposait à la France, si elle voulait continuer d'être, de combattre toute l'Europe, la vision sûre de la coalition générale formée contre elle, coalition qu'on ne pouvait dissoudre qu'en ruinant successivement chacune des puissances qui la composaient : c'est, en deux articles fondamentaux, la base de la politique du comte d'Hauterive. Il précise ces opinions d'une façon bien caractéristique dans une lettre du 19 octobre 1806 — la nouvelle d'Iéna n'était pas encore arrivée à Paris — écrite, non à Talleyrand, mais à La Besnardière, alors à Mayence auprès du ministre.

« Paris, 19 octobre 1806.

« Nous sommes tous ici très tranquilles ; mais cette tranquillité

<sup>1</sup> Prusse, supplément, 1806-1811. Lettre autographe, fol. 171 (le 8 décembre, Talleyrand avait écrit à Hauterive : « Je suis charmé d'apprendre que vous allez mieux ; la goutte avive tous vos maux ; c'est encore ce que vient de me dire le médecin de l'armée qui est auprès de l'Empereur »).

ressemble au calme fatigant qui précède les orages. L'impatience des nouvelles de l'armée nous tient dans un état d'anxiété qui ne nous permet ni de crier ni de nous plaindre : nous avons un besoin indispensable d'apprendre une victoire.

« Je crois, mon cher ami, que vous n'êtes pas persuadé encore que la Prusse est une puissance vile qui, jouet de toutes les passions d'autrui qu'elle ne peut ressentir et de toutes les terreurs au nombre desquelles elle n'a jamais bien su choisir celle par laquelle elle devait se laisser gouverner, s'est jetée, par pure impétuosité de poltronnerie, dans la carrière de la contre-révolution, sans calculer quelles seraient les chances de cette détermination, soit pour nous, soit pour elle. Soyez sûr, mon cher ami, qu'il faut rétrograder bien en arrière pour trouver le principe de l'impulsion de tout ce qui se fait aujourd'hui contre nous. La Prusse est arrivée la dernière, mais elle a actuellement, comme l'Angleterre en 1793, et au même degré, la volonté de nous détruire, et, à des vues de destruction, on ne peut opposer que des vues de destruction.

« J'ai bien étudié la valeur du mot coalition et celle du mot Empire français. Ces deux choses sont dans un état de mortelle inimitié et ne peuvent exister de longues années ensemble. Il faut que l'une tue l'autre. Jusqu'à présent, la France a conservé son terrain, mais elle n'a pas détruit son ennemi. Elle l'a cependant fait par parties : à une guerre, elle détrône un roi ; à une autre, elle en détrône un autre. Il faut ou qu'elle périsse ou qu'elle détrône assez de rois pour que ce qui en reste ne puisse composer une coalition. Cela sera, je crois, quand la Prusse sera détruite.

« La coalition aura détruit l'Empire français le jour où elle l'aura fait rétrograder ; car, dans cette marche, on ne s'arrête pas. Si nous reculons, ce sera pour revenir à l'ancienne monarchie par toutes les ruines et toutes les horreurs du temps que nous avons une fois traversé, et voilà pourquoi je ne mets pas une grande différence entre coalition et contre-révolution <sup>1</sup>. »

Qu'on relise à présent la conclusion du dernier volume de *L'Europe et la Révolution française*, qui est le raccourci de l'œuvre entière, et le rapprochement s'imposera entre elle et les idées du comte d'Hauterive. Celui-ci dit : « Il faut rétrograder bien en arrière pour trouver le principe de l'impulsion de tout ce qui se fait aujourd'hui contre nous. Il faut que la France

<sup>1</sup> Mémoires et documents. France, 660, fol. 412 (le destinataire de cette lettre est certainement La Besnardière, bien qu'il ne soit pas indiqué ; des formules semblables se retrouvent dans une lettre à La Besnardière, où Hauterive parle surtout de sa santé délabrée).

périsse ou qu'elle ruine la coalition européenne. » Albert Sorel écrit : « Ce n'est point le seul excès de la victoire, à partir de 1805, qui explique la persistance des coalitions sous des régimes si divers.... C'est à la vieille France que l'on en veut, et il faut en venir là pour découvrir le fondement de toutes les coalitions.... Pourquoi Louis XIV ne s'est-il pas arrêté après la paix de Nimègue, la République après Campo-Formio, Napoléon après Austerlitz ? Questions puériles qui supposent une France isolée dans le monde, maîtresse d'une Europe docile et désintéressée <sup>1</sup>. »

Albert Sorel se suffisait à lui-même, et ses convictions sont personnelles. Pourtant, il a pu lire les lettres et les études du collaborateur de Talleyrand, et si quelque chose en a passé dans les travaux d'un de nos plus grands historiens, c'est un témoignage assez frappant de la valeur du « politique consultant » que fut le comte d'Hauterive.

E. ANGOT.

V.

DE BALE A TOLENTINO

LETTRES INÉDITES DU CHEVALIER D'AZARA

1795-1797

(Suite et fin)

Azara ne s'enorgueillissait pas d'un pareil traité ; il le considérait « comme une planche sauvée du naufrage. » A Rome, Pie VI et son entourage, après la crainte d'une invasion, éprouvèrent des sentiments de soulagement et de détente. Le Saint-Père convoqua une congrégation, qui écouta les lettres envoyées par l'ambassadeur espagnol. Le doyen du Sacré Collège, le cardinal Albany, proposa de nommer une députation de quatre cardinaux, qui iraient, à son retour, saluer le sauveur de la papauté et de l'État. On lui conféra la noblesse romaine, et le diplôme, qui énonçait tous ses titres à cette récompense, le comparait pompeusement

<sup>1</sup> Pages 496, 497, 498.